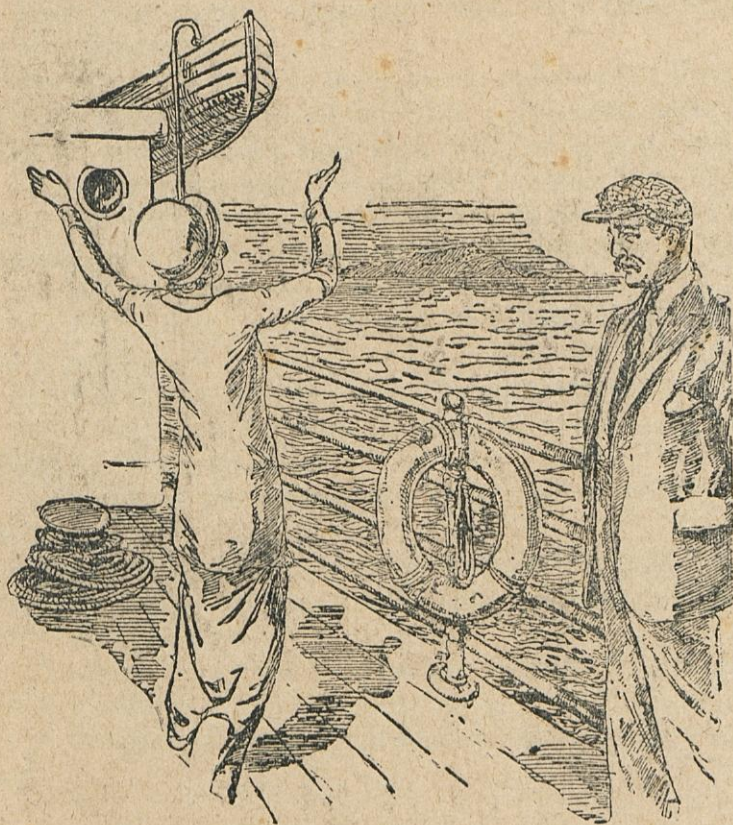


FASCICULE N° 75. Prix : 1 fr. 20.

Belgique : 1 fr. 50



— Alfred ! balbutia-t-elle, en tendant les mains
vers l'île (p. 2323).

C. I

LIVRAISON 297.

Mais, après quelques instants, elle reprit le fil de son raisonnement.

La perspective d'une vie tranquille et heureuse était trop belle pour qu'elle puisse y renoncer aussi facilement.

Mais, par contre, comment remédier à cette situation si embarrassante.

Peu à peu, le jour se leva. Vers neuf heures, l'aventurière prit finalement une décision : elle allait accepter l'offre de James Wells sans rien lui dire de son passé.

Dès qu'elle fut habillée, elle alla au téléphone et demanda la communication avec l'hôtel où demeurait l'explorateur. Quelques minutes après, elle entendit sa voix.

— Bonjour, James ! lui dit-elle.

— Ah!... C'est vous, Amy?... Eh bien !... Qu'avez-vous à me dire ?

— Venez me voir ce matin, je vous attends...

— Très bien... Je viens de suite !... Donc, vous avez réfléchi?... Vous acceptez ?

— Nous en parlerons tout à l'heure... à tantôt, James !

Maintenant, Amy Nabot, se sentait tranquille. L'avenir lui souriait sous un nouvel aspect, radieux de bonheur et de bien être.

Finalement, sa vie allait avoir un but. Elle n'allait plus être obligée d'avoir recours à des procédés inavouables et dangereux pour se procurer des moyens d'existence.

*
**

Vers dix heures, l'aventurière entendit frapper à la porte de sa chambre.

— Entrez ! s'empressa-t-elle de répondre, persuadée de ce que ce ne pouvait être que James Wells.

Mais quelles ne furent pas sa stupéfaction et son horreur en voyant apparaître Dubois !

— Tu ne t'attendais pas à ma visite, hein, ma belle ? s'exclama l'espion en s'avancant vers elle.

— Que voulez-vous de moi ? fit elle en faisant un geste de répugnance. Pourquoi vous êtes-vous permis de venir ici ?

— Je vais te le dire tout de suite... Mais, si tu permets, je vais commencer par m'asseoir...

Et, sans attendre la réponse, le misérable s'installa dans un fauteuil, à côté d'Amy Nabot.

— Tu n'as pas trop bonne mine, ma chère amie ! reprit-il sur un ton ironique. On voit bien que le climat de la Tunisie ne convient pas à ton tempérament !

— Dites-moi ce que vous me voulez ! cria l'aventurière, en proie à une anxiété indicible.

— Aie un peu de patience, Amy !... D'abord et avant tout, j'étais impatient de te revoir... Est-ce que cela n'était pas un désir bien justifié ?

L'aventurière fixa sur lui un regard chargé d'un profond mépris.

— Non ! s'écria-t-elle avec un frémissement de colère. Cela ne me paraît pas justifié du tout !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a plus aucun rapport entre nous !

— Que veux-tu dire par là, ma petite Amy ?

Ce disant, le misérable la fixait avec insistance, un sourire malicieux sur les lèvres.

Comme l'aventurière ne répondait pas, il poursuivit :

— Je suis vraiment navré de voir que ma visite ne te fait pas grand plaisir !... Donc... tu n'es pas contente

de me revoir ?

— Je serais contente de ne plus jamais vous revoir !

L'espion eut un éclat de rire sarcastique.

— Voilà au moins une sincérité qui mérite une certaine admiration ! s'exclama-t-il. Donc, cela veut dire que je ne jouis plus de ta sympathie, hein ?... C'est bien dommage !

— N'allez-vous pas bientôt me dire...

— Tout de suite !... Mais, d'abord, une question : qui est ce monsieur avec qui tu étais quand nous nous sommes rencontrés dans le jardin ?... Il m'a fait une excellente impression !... Il doit être très riche, n'est-ce pas ?

Amy eut un geste rageur.

— Je vous défends de me tutoyer et de me traiter avec une familiarité que je ne saurais tolérer ! s'exclama-t-elle.

— Tu dis des bêtises, Amy !... Ne sommes-nous pas camarades depuis longtemps ?

— Je vous ai déjà dit que tout était fini entre nous...

— Oh !... Crois-tu donc que l'on peut détruire si facilement le passé ? ricana Dubois en regardant l'aventurière avec un air provoquant.

— Assez ! s'écria-t-elle, pourpre de fureur. Assez !... Je ne veux plus vous écouter !... Allez-vous-en !

— Ne crie pas si fort, Amy !... Tu ferais mieux de m'écouter... Je me trouve dans une situation financière assez précaire et j'aurais besoin d'un peu d'argent... Peux-tu faire quelque chose pour moi ?

— Non !

— Voilà une réponse peu aimable, Amy !... Heureusement que je ne me décourage pas pour si peu !... Tu n'as pas d'argent ?

— Non...

— Dans ce cas, je m'adresserai à ton ami, qui m'a l'air d'un charmant garçon...

— Misérable! interrompit Amy Nabot en serrant les poings. Je comprends votre intention infâme!

— Tant mieux!... De toute façon, si tu refuses de me venir en aide, j'irai trouver ton... fiancé et je le mettrai au courant de certaines choses qui ne lui feront probablement pas grand plaisir !

— Canaille! Allez-vous-en! s'écria Amy Nabot en se levant d'un bond.

Dubois hocha la tête avec calme et dit sur un ton indifférent : kkkkkkk

— Tu peux t'estimer heureuse de ce que je ne m'offense pas trop facilement, Amy!... Si je devais prendre tes insultes au sérieux, cela pourrait te coûter assez cher!

L'ancienne espionne était au comble du désespoir.

Que serait-il arrivé si James Wells survenait juste à cet instant ?... Et il pouvait venir d'un moment à l'autre !

Que faire ?

Comme s'il avait pu lire dans la pensée d'Amy Nabot, Dubois reprit avec un cynisme ironique :

— Que dirait ton fiancé s'il nous trouvait ici, eln tête-à-tête ?

L'aventurière ne répondit pas. Le regard de ses yeux exprimait un véritable désespoir; tout son être était agité d'un tremblement convulsif.

— Comment vas-tu me présenter à ton fiancé? poursuivit l'espion, impitoyable.

Amy Nabot ne répondit pas. Elle paraissait réfléchir.

Tout à coup, elle tendit ses deux mains vers le misérable et s'écria sur un ton suppliant :

— Allez-vous-en, je vous en prie !

Dubois se mit à rire et s'exclama :

— Ah, ah!... Voilà que tu changes déjà de ton, ma belle amie!... Ceci me fait plaisir et, pour ne pas déranger tes plans, je suis disposé à m'en aller tout de suite...

Ce disant, il fit mine de se lever.

L'aventurière fixa sur lui un regard inquiet.

— Où allez-vous? balbutia-t-elle.

— N'aie pas peur Amy!... Je remets à plus tard ma visite à M. James Wells... J'espère que je saurai bien trouver un moyen de me procurer de l'argent... Nous nous reverrons demain matin, à la même heure... N'essaye pas de m'éviter ou de te cacher, parce que ce serait inutile... Tu me connais assez pour savoir de quoi je suis capable quand je suis contrarié !

Et, se dirigeant vers la porte, l'espion conclut en s'inclinant avec un air moqueur :

— Au revoir, ma chère amie !

**

Demeurée seule, Amy Nabot se mit à regarder autour d'elle avec un air éperdu.

La réapparition de Dubois venait de nouveau bouleverser tous ses plans et tous ses espoirs !

L'ombre du passé détruisait encore une fois son beau rêve d'amour et de bonheur.

Maintenant, tout semblait définitivement perdu !

Même si elle avait été en mesure de donner à Dubois l'argent qu'il aurait voulu avoir, cela ne l'aurait pas avancée à grand chose, car il n'aurait pas tardé à recommencer de la persécuter, comme un vampire toujours insatiable !

Et si elle prenait la fuite?... Si elle demandait à

James Wells de l'emmener tout de suite, très loin de Montreux ?

Un sourire amer apparut sur les lèvres de l'ancienne espionne.

— Cela ne servirait à rien non plus ! murmura-t-elle. Je connais Dubois!... Il aurait bientôt fait de venir me rejoindre !

Elle éprouvait la décourageante sensation d'être complètement à la merci de cet individu qui se dressait toujours devant elle au moment où elle s'y attendait le moins, comme un fantôme de son passé et une image de son destin !

Sa pensée se reporta sur James Wells.

Il fallait qu'elle renonce à ce mariage, qu'elle renonce à tout !

Pauvre Wells !... Quelle pénible déception il allait avoir !... Mais c'était inévitable!... Et pourtant, comme elle aurait été contente de pouvoir lui répondre qu'elle était prête à devenir sa femme !

CHAPITRE CCCXXXVIII

LAS DE LA VIE.

Malgré ses horribles souffrances, malgré son désespoir, Alfred Dreyfus continuait de vivre, comme si la mort n'avait pas voulu de lui, ou, comme si le destin avait voulu prolonger indéfiniment l'inquiétude des misérables qui souhaitaient son trépas, afin de pouvoir être enfin sûrs de ce que leur crime demeurerait impuni.

C'était un véritable miracle qu'il n'eut pas encore succombé et cela faisait l'étonnement de tous ceux qui

étaient au courant de la situation.

Accroupi sur son lit, hâve et décharné, pâle comme un agonisant, le malheureux réfléchissait.

Le matin même, il avait encore une fois reçu la visite du commandant du pénitencier, qui lui avait dit que la situation demeurerait inchangée.

Donc, à Paris, on restait toujours convaincu de sa culpabilité!... La tache infâmante du déshonneur souillait toujours son nom !

Les espérances du prisonnier s'écroulaient peu à peu comme des châteaux de cartes dans un courant d'air!... Ses terribles souffrances ne se termineraient vraisemblablement qu'avec sa mort !

La trame d'intrigues que ses ennemis avaient ourdie autour de lui était tellement serrée qu'aucune force humaine n'aurait pu la défaire !

Alfred Dreyfus hocha la tête avec un air découragé.

Combien de temps pourrait-il encore résister à ce martyr ?

Sa santé était complètement ruinée. La mauvaise nourriture et le manque de médicaments pour calmer sa fièvre l'avaient réduit à un état lamentable.

Il était tombé dans une telle faiblesse qu'il ne pouvait même plus se mouvoir d'un côté à l'autre de sa cellule sans s'appuyer sur un bâton.

Ses épaules étaient voûtées comme celles d'un vieillard. Ses cheveux étaient tout blancs. Ses yeux étaient devenus ternes et vitreux et ses mains étaient perpétuellement agitées de tremblements violents.

Qui aurait pu reconnaître, en cette triste épave humaine, le brillant officier d'artillerie, l'élégant capitaine Dreyfus à qui tout le monde prédisait une si splendide carrière ?

Maintenant, il n'était même plus un homme, mais une sorte de larve de forme vaguement humaine, la per-

sonnification de la douleur et de la souffrance.

Quand il pensait à ses enfants, le malheureux ne pouvait se défendre contre un sentiment de révolte et il s'abandonnait parfois à des crises de colère impuissante. Des larmes de rage roulaient sur ses joues émaciées.

Ah!... Si la pauvre Lucie et les deux petits avaient pu voir à quel état il se trouvait réduit !

**

Ce matin-là, s'étant éveillé après quelques heures de sommeil agité, Alfred Dreyfus se posa tout à coup cette angoissante question :

— Pourquoi devrais-je encore supporter tous ces tourments?... Cette nuit, j'ai rêvé que je mourais!... Ne vaudrait-il pas mieux en finir une fois pour toutes ?... Qu'est-ce que j'attends?... Pourquoi résister encore puisque, de toute façon, il n'y a plus aucun espoir?... Durant une courte période, j'avais au moins la consolation de recevoir de temps à autre une lettre de Lucie, mais maintenant, on m'a également privé de cela!... Par conséquent, à quoi bon continuer de vivre ?

L'idée de la mort commençait à lui apparaître comme la seule délivrance encore possible.

Ne plus souffrir !... Sombrier dans l'oubli de l'éternité !

Mourir !

Le malheureux réfléchit pendant environ une heure, puis il prit la résolution d'avoir recours au suicide.

Les moyens de mettre ce sinistre projet à exécution ne lui manquaient pas. Contrairement aux règlements du pénitencier on lui avait laissé un long couteau, pointu et bien aiguisé, dont il se servait pour couper son pain.

Il y avait aussi, dans un coin de sa cellule, accrochée à un clou, une longue corde qui ne paraissait avoir été laissée là que pour qu'il puisse se pendre.

Inconsciemment, l'infortuné se résignait à se conformer au plus cher désir de ses bourreaux !

Quel moyen allait-il choisir pour se donner la mort ?

— Je me couperai les veines des poignets ! se dit-il avec stoïcisme. Adieu, ma chère Lucie !... Adieu, mon petit Pierrot !... Adieu, ma petite Jeanne !... Nous nous reverrons dans le royaume de l'éternité !

Maintenant, le malheureux ne raisonnait déjà plus.

Il s'était laissé vaincre par son désespoir et il agissait sans se rendre compte de ce qu'il faisait.

S'approchant de la table, il saisit le couteau.

*
**

— Dreyfus !

Le prisonnier ne répondit pas ; il demeurait étendu sur sa couchette, les bras pendants ; ses mains étaient couvertes de sang.

— Dreyfus ! répéta le gardien en s'avancant dans la cellule. Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

Ce ne fut qu'alors qu'il s'aperçut de ces deux coupures profondes apparaissant en travers des poignets du prisonnier.

Appelant la sentinelle qui était de garde auprès de la porte, le geôlier lui dit :

— Allez vite chercher un médecin !... Dreyfus est blessé et il me paraît être en danger de mort !

— Allez-y vous-même ! répondit l'autre avec indifférence. Moi, je ne peux pas quitter mon poste...

— Je vous dis d'y aller !... Pendant ce temps, je vais

tâcher de faire quelque chose pour arrêter l'hémorragie!

— Et si on me punit pour abandon de poste ?

— On ne vous punira pas!... Dans un cas comme celui-ci, on peut faire une exception au règlement...

— Bien... Je vous en laisse la responsabilité...

Au lieu de répondre, le gardien déchira un morceau de drap de lit et en fit quelques lanières au moyen desquelles il banda étroitement les poignets du blessé.

Il avait à peine terminé cette opération quand le médecin apparut.

— Qu'est-il arrivé? s'enquit le docteur.

Le geôlier lui montra le prisonnier.

— Il a voulu se suicider? fit le médecin.

— Oui...

Le docteur ouvrit sa trousse et, après avoir préparé le nécessaire, il remit les plaies à nu et les examina avec attention.

— Ses blessures ne sont pas très profondes, murmura-t-il. Le pauvre diable n'a même pas eu la force de se trancher les veines!

Un quart d'heure plus tard, Alfred Dreyfus reprenait connaissance. Le médecin-major était assis auprès de son lit et le regardait avec une expression de profonde pitié.

— Qu'avez-vous fait? lui demanda-t-il en essayant de sourire. Heureusement que vous étiez faible, autrement...

— Ce que j'ai fait? balbutia le malheureux, qui ne se souvenait plus de rien.

Le docteur lui expliqua ce qui était arrivé, rappelant son esprit à la triste réalité des choses.

— Ah! gémit le malheureux en baissant les yeux. Je n'en pouvais plus!... Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir ?

— D'abord et avant tout, parce que mon devoir était

de vous sauver... En second lieu, parce que vous ne devez pas renoncer à tout espoir...

— Que devrais-je espérer ? demanda le malheureux en ouvrant de nouveau les yeux.

— Votre réhabilitation... la liberté !

— Voilà des années que j'attends, docteur !

Le médecin baissa la voix et reprit :

— Ecoutez, Dreyfus... Je ne devrais pas vous parler de ces choses, mais votre état m'inspire de la compassion et je vais vous dire quelque chose qui vous fera sans doute plaisir... Ces jours-ci, à Paris, une lutte furieuse a eu lieu à cause de vous!.. L'affaire Dreyfus a exalté tous les esprits et l'on combat pour votre cause...

— Vraiment?... Et qui combat pour moi ?

— Vos amis...

— Mes amis?... Est-ce que j'ai donc encore des amis ?

— Plus que vous ne pourriez le croire, Dreyfus!... Soyez tranquille et ayez confiance... Je ne peux pas vous en dire davantage pour aujourd'hui... Courage !

— Et... combien de temps devrai-je encore attendre ?

— Je crois bien que, maintenant, ce ne sera plus qu'une question de quelques mois... Alors, j'aurai moi aussi la satisfaction d'avoir sauvé la vie à un innocent.

Alfred Dreyfus ferma encore une fois les yeux, comme si les paroles du médecin lui avaient donné un nouveau sentiment de paix et un nouvel espoir.

CHAPITRE CCCXXXI

RENONCIATION

Quand James Wells frappa à la porte de la chambre d'Amy Nabot, celle-ci était encore en train de réfléchir. S'apercevant de la douloureuse expression de son visage, l'explorateur se pencha affectueusement vers elle et s'exclama :

— Qu'avez-vous donc, Amy?... Vos yeux sont tout rouges de larmes !

L'aventurière ne répondit pas. Elle aurait voulu parler, mais une pénible émotion lui serrait la gorge.

James Wells lui prit les mains et les serra affectueusement entre les siennes.

— Parlez, ma chère amie ! lui dit-il, sur un ton affectueux. Dites-moi ce que vous avez...

Pour toute réponse, l'aventurière éclata en sanglots.

— Eh bien ? reprit l'explorateur en lui caressant doucement les cheveux. Ne voulez-vous pas me dire ce qui vous fait tant de chagrin ?

Amy Nabot fit un grand effort et répondit finalement :

— Je n'ai rien, mon cher ami... Seulement, mes nerfs sont terriblement tendus... J'ai eu une crise...

L'explorateur continuait de la caresser :

— Quand vous m'avez téléphoné, je me suis senti devenir presque fou de joie, Amy ! reprit-il. Je suis venu, l'âme remplie d'espoir... Je croyais vous trouver heureuse et voilà que, au contraire, je vous vois toute en larmes!... Pourquoi?... Est-ce que c'est moi qui vous ait causé quelque désagrément?... Ou bien... n'avez-vous pas le courage de me dire que vous ne m'aimez pas ?

— Oh non, James!... Je vous aime beaucoup, au contraire!... Je vous aime et je vous estime comme je n'ai jamais estimé aucun homme !

— Et alors?... Qu'est-il arrivé?... Je vous conjure d'être sincère, Amy !

— Eh bien... en ce qui concerne la réponse que vous attendez... il faudra que vous patientiez encore un peu.

James Wells laissa retomber ses bras le long de son corps avec un geste découragé.

Son regard se fixait sur l'aventurière avec une expression interrogative et stupéfaite.

Comment?... Elle prétendait l'aimer et... elle ne pouvait pas se décider à lui accorder sa main ?

Il aurait voulu lui poser encore d'autres questions, mais, en présence de l'état dans lequel elle se trouvait, il préféra se résigner à une nouvelle attente.

— Si tel est votre désir, je patienterai encore, Amy, fit-il. Mais calmez-vous, je vous en supplie!... Vous ne sauriez vous imaginer à quel point il m'est pénible de vous voir ainsi !

— Excusez-moi, mon cher ami... je me sens suffoquer!... Ah!... Quelle terrible crise!

— Venez, Amy... Allons faire une promenade. L'air frais vous fera du bien...

L'aventurière eut un faible sourire et fit un signe d'assentiment.



Une demi-heure plus tard, James Wells et Amy Nabot sortirent du sanatorium, se dirigeant vers le parc.

Il faisait un temps superbe. Un soleil radieux resplendissait dans le ciel.

Wells savait que sa compagne avait de l'affection pour lui et il était sûr de ce qu'elle finirait par accepter sa proposition.

La déception qu'il avait éprouvée ce matin-là n'était pas irréparable. Amy l'aimait et elle allait devenir sa femme.

Avant de sortir du sanatorium, il l'avait prise entre ses bras et l'avait longuement étreinte. Elle s'était laissée embrasser sans chercher à résister.

Tandis qu'ils se promenaient le long des allées du parc, l'ancienne espionne ne cessait de regarder autour d'elle avec un air inquiet. A chaque instant, elle sursautait, comme si elle s'était attendue à voir surgir Dubois devant ses yeux.

Elle savait que le misérable l'espionnait et qu'il aurait été capable de parler à Wells, de lui révéler la vérité.

— Etes-vous fatiguée? lui demanda tout à coup l'explorateur, voyant qu'elle s'appuyait à son bras avec lassitude.

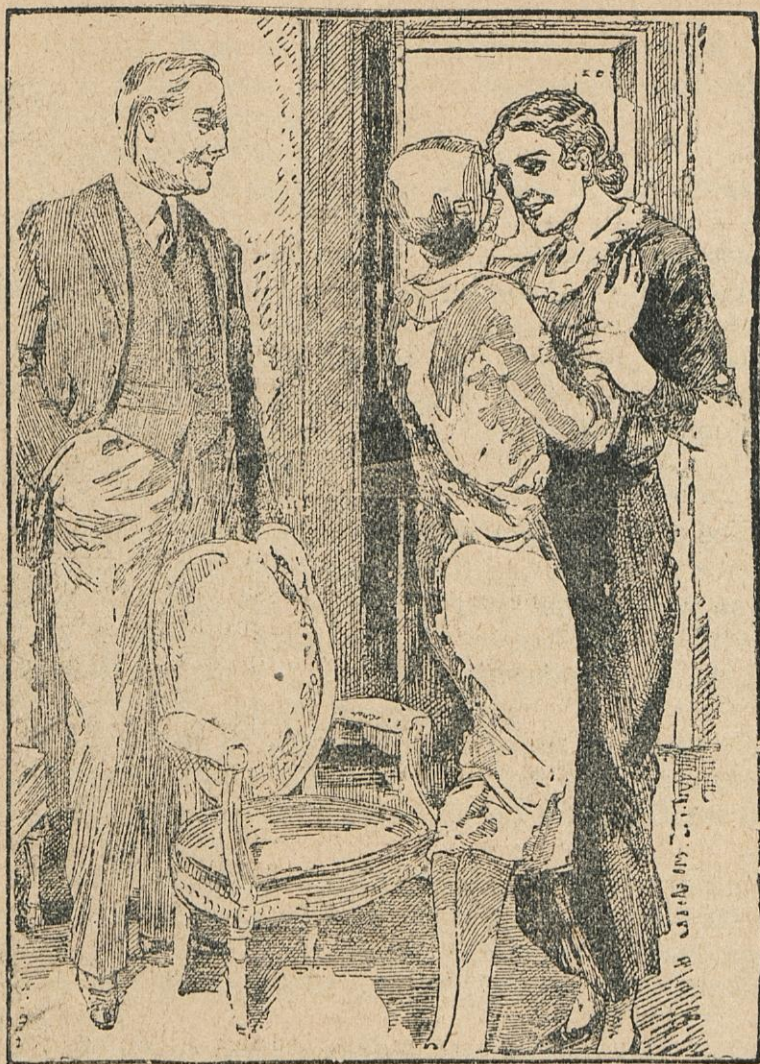
— Oui, répondit-elle, tentant de sourire.

— Voulez-vous que je vous reconduise au sanatorium?

— Cela vaudra mieux, James... J'ai besoin de me reposer...

Quand ils furent rentrés, Wells lui serra la main et murmura avec émotion :

— Tâchez de dormir et restez calme... Je reviendrai dans l'après-midi...



— Puis elle embrassant de nouveau Lèni en
disant...

(P. 2341.)

— Au revoir, mon cher ami...

Revenue dans sa chambre, Amy Nabot, s'assit devant une petite table et demeura longuement immobile, la tête entre les mains.

Finalement, elle prit une décision.

Le sacrifice était immense, mais elle devait l'accomplir.

Elle devait se résigner à cette douloureuse renonciation afin de ne pas courir le risque de ne pas se voir devenir encore plus malheureuse qu'elle ne l'était déjà.

— Il ne me reste qu'une voie à suivre, se disait-elle : quitter James et retourner tout de suite à Paris...

Prenant une plume et une feuille de papier, elle se mit à écrire ce qui suit :

« Mon cher ami,

« Après avoir longuement réfléchi, je me suis convaincue de ce que je ne suis pas digne d'unir mon existence à la vôtre. Ma vie, qui, jusqu'au moment où je vous ai rencontrée, a toujours été pauvre et triste, aurait pu devenir heureuse et paisible ; néanmoins je dois m'imposer cette douloureuse renonciation.

« Tâchez de m'oublier. Quant à moi, je me souviendrai toujours de ce que vous avez fait pour moi et, ce que je regrette le plus, c'est de devoir vous infliger une pénible déception.

« Je vous supplie de me pardonner et je vous jure que je n'aurais pas pu agir autrement. Je vous assure que les jours que j'ai passés à Montreux en votre compagnie ont été les plus beaux que j'aie vécus depuis bien longtemps...

« Avant de vous dire adieu pour toujours, je dois vous avertir d'une chose : ces jours-ci, vous recevrez plus que probablement la visite d'un nommé Dubois. Il est nécessaire que je vous mette en garde contre cet individu qui n'est même pas digne de votre mépris.

« Cet homme, qui est au courant de mon passé a cherché à se livrer contre moi à une entreprise de chantage. S'il essayait quelque chose de ce genre auprès de vous, n'ayez aucun égard pour lui et traitez-le comme il le mérite.

« Pardonnez-moi, James!... Et soyez persuadé de ce que je me souviendrai toujours de vous avec la plus grande reconnaissance.

« Amy NABOT. »

Après avoir soigneusement relu sa lettre, l'aventurière l'inséra dans une enveloppe sur laquelle elle écrivit l'adresse de James Wells, puis, sans perdre un instant, elle se mit à préparer ses bagages.

Ensuite, elle consulta un indicateur de chemins de fer et elle constata que le premier train partait une heure plus tard.

Après avoir payé sa note, elle fit appeler le médecin qui l'avait soignée pour prendre congé de lui. Le docteur se montra fort étonné de ce qu'elle veuille partir si tôt et il tenta de l'en dissuader.

— Ce serait une grave imprudence, Madame, objecta-t-il. Votre santé n'est pas encore rétablie...

— Tant pis! répondit-elle avec un triste sourire. Je vous prie de m'excuser, docteur... Je reviendrai probablement dans quelques semaines; mais, pour le moment, des affaires de la plus extrême urgence m'appellent à Paris...

— Dans ce cas, je ne peux pas insister, mais je vous recommande de ne pas trop vous fatiguer, car vous êtes encore loin d'avoir repris vos forces...

L'aventurière promit distraitement de se conformer à ce conseil. Puis elle tendit la main au docteur et se dirigea en hâte vers la voiture qui l'attendait devant la porte.

CHAPITRE CCCXXXX

LES AVENTURES AMOUREUSES D'UN SCELERAT.

En pensant à la gracieuse Miss Eddy Elmwood, Esterhazy fermait à demi les yeux, souriant avec béatitude.

Cette jeune Américaine était vraiment une bien séduisante créature. Et comme elle avait eu vite fait de devenir amoureuse du prestigieux comte Veilement, riche diplomate et propriétaire de l'un des plus somptueux châteaux de Normandie ainsi que de plusieurs mines de charbon.

Ni elle ni son père ne se seraient jamais imaginés qu'ils avaient affaire à un cynique imposteur.

Tous les jours, Esterhazy et la belle Américaine faisaient ensemble de longues promenades à cheval. La jeune fille s'attachait de plus en plus à l'ex-officier expulsé de l'armée française.

Le vieux Elmwood paraissait très content. Pourquoi se serait-il opposé à cet amour?... Sa fille, à ce qu'il pensait, serait assurément très heureuse auprès de ce grand seigneur riche et si distingué !

Par conséquent, il avait pris d'avance la résolution

de faire le meilleur accueil à la requête du comte si celui-ci venait un jour lui demander la main d'Eddy.

Le brave Monsieur Elmwood ne désirait rien de plus au monde que le bonheur de sa fille.

*
**

Eddy se promenait lentement dans le jardin de l'hôtel et elle regardait autour d'elle avec anxiété, comme si elle avait attendu quelqu'un.

Tout à coup, elle laissa échapper une exclamation de joie.

Il venait !

Esterhazy accourait vers elle, tout rayonnant de gaieté.

— Merci d'avoir tenu votre promesse, Miss Eddy ! dit-il à la jeune fille, tout en appuyant ses lèvres sur sa petite main blanche et douce comme un lys.

La fille de M. Elmwood rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Vous êtes plus jolie que jamais, ce matin ! reprit le misérable en contemplant la jeune fille avec admiration. Le sourire du printemps est bien terne en comparaison de celui de vos lèvres !... Mais, dites-moi, Miss Eddy... Etes-vous venue volontiers à ce rendez-vous ?

La jeune fille baissa les yeux sans répondre.

L'ex-colonel lui offrit son bras.

— Venez, dit-il. Nous irons faire une promenade à la campagne.

Une superbe voiture attelée de deux chevaux fringants, attendait à la porte de l'hôtel.

— Aujourd'hui, nous irons à Richmond, poursuivait le misérable. Cet endroit vous plaît-il ?

— Oui... mais...

— Que voulez-vous dire, Miss Eddy?... N'êtes-vous pas contente de mon choix ?

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit...

— Et de quoi donc ?

— Ne pensez-vous pas que le cocher pourrait me reconnaître ? dit finalement la jeune fille en rougissant de nouveau.

Esterhazy s'empessa de la rassurer, accompagnant ses paroles d'un geste majestueux.

— Mon cocher ne se permettra même pas de vous regarder, Miss Eddy ! répondit-il.

Quelques instants après la jolie Américaine prenait place dans le véhicule auprès de l'ex-colonel.

Esterhazy laissa s'écouler quelques minutes puis il prit entre les siennes une des mains de la jeune fille et il la porta à ses lèvres en murmurant :

— Maintenant, vous êtes ma prisonnière !

Elle eut un léger sursaut.

— Ah ! gémit-elle. Qu'ai-je fait?... Je me suis permise de venir avec vous à l'insu de mon père!... Non!... Ce n'est pas bien!... Faites arrêter la voiture!... Je veux rentrer à l'hôtel !

— Vous ne dites pas cela sérieusement Miss Eddy ? s'exclama Esterhazy en l'enveloppant d'un regard voluptueux.

— Si!... Je vous en prie, Monsieur le comte!... Laissez-moi retourner à l'hôtel!

Mais le traître lui couvrit les mains de baisers passionnés et s'écria :

— Comment pourrai-je vous laisser partir?... Ne savez-vous donc pas que je vous aime passionnément ?

La jeune fille tremblait de la tête aux pieds et elle ne se sentait pas de force à opposer la moindre résistance. Un instant après, elle se trouvait entre les bras du

traître, qui ne tarda pas à appuyer ses lèvres contre les siennes, dans un élan de folle passion.

La voiture continuait sa course rapide. La fille du riche Américain se laissait étreindre et embrasser, à demi défaillante sous les caresses de son infâme séducteur.

Le temps s'écoulait avec une vitesse incroyable. Quand les deux amoureux revinrent au sens de la réalité, ils s'aperçurent de ce qu'il était déjà près de midi.

Esterhazy ordonna au cocher de retourner à l'hôtel.

Quelques instants avant d'arriver à destination, le misérable serra fortement les petites mains d'Eddy et il murmura d'une voix toute frémissante de désir :

— Alors... Nous nous reverrons ce soir, n'est-ce pas ?

— Oh ! fit la jeune fille en rougissant avec un air embarrassé. Je ne sais pas... J'ai peur !

— Il ne faut pas avoir peur... Nos chambres sont tout près l'une de l'autre et il n'y a aucun danger... Ne m'aimez-vous pas, Eddy ?... Ne nous sommes-nous pas juré une fidélité éternelle ?

— Si... je tâcherai de m'arranger, soupira Eddy, qui était toute haletante d'émotion.

Et, comme la voiture venait de s'arrêter, elle se dégagea brusquement de l'étreinte d'Esterhazy, s'élança hors du véhicule et rentra en courant dans l'hôtel.



Ce soir-là, l'ex-colonel rencontra M. Elmwood et sa fille dans le salon de musique.

Après avoir parlé de diverses choses sans grande importance, l'Américain dit tout à coup :

— Après-demain, nous devons aller faire une visite

à un de mes amis qui possède une propriété dans les environs de Chatham... Voulez-vous venir aussi, Monsieur le comte?... Mon ami sera certainement très content de vous connaître...

Esterhazy fit semblant de réfléchir quelques instants, puis il répondit avec un air navré :

— Je regrette infiniment, mais, après-demain, je dois précisément avoir une longue et importante conversation avec l'ambassadeur de France...

— Voilà qui est bien dommage, Monsieur le comte!

— Je le déplore encore plus que vous, Monsieur Elmwood, mais vous devez comprendre qu'il ne m'est pas possible de me soustraire à mes devoirs professionnels.

En disant ces mots, le traître avait fixé sur Eddy un regard significatif.

La jeune fille rougit légèrement et baissa les yeux.

— Ce sera donc pour une autre fois, j'espère, Monsieur le comte, reprit l'Américain en allumant un cigare.

— Certainement, répondit l'ex-colonel en continuant de regarder la jeune fille. Ce sera pour une autre fois!... Je vous assure que j'aurai grand plaisir à faire cette excursion en votre compagnie...

Quelques instants après, les deux hommes se dirigèrent ensemble vers le bar américain pour prendre un cocktail, tandis qu'Eddy restait à sa place, écoutant les accords harmonieux qu'un virtuose tirait d'un monumental piano à queue.

Elle avait l'impression que son âme s'envolait vers les espaces infinis, vers l'immensité du royaume des rêves.



CHAJITRE CCCXXXXXI

APRES LE PROCES.

La femme d'Emile Zola se tenait immobile près de la fenêtre, regardant anxieusement dans la rue. Elle était très pâle et une mortelle inquiétude la dévorait.

Ces heures d'attente lui paraissaient interminables.

Quand ce maudit procès allait-il finir ?

Et de quelle façon se terminerait-il ?

Obéissant à la volonté de son mari et suivant les conseils de l'avocat, elle était restée à la maison pour attendre la fin des débats.

Soudain, la femme de chambre pénétra brusquement dans le salon et, s'exclama d'une voix haletante :

— Ah, Madame!... Madame!

— Qu'y a-t-il ? demanda la femme de l'écrivain en regardant la servante avec étonnement. Avez-vous pu savoir quelque chose au sujet du procès ?

— Oui, Madame!... Des gens qui passaient devant la maison disaient que Monsieur a été condamné et qu'on va le conduire en prison...

Tandis que la domestique essuyait ses yeux qui étaient remplis de larmes, Madame Zola faisait des efforts surhumains pour garder son sang-froid, tout au

moins en apparence.

Pendant ce temps, une foule s'était massée devant la maison, commentant de diverses façons l'issue du procès.

— C'est bien fait ! criaient quelques individus en brandissant leurs poings vers les fenêtres, cette leçon lui fera du bien !

— La condamnation a été trop douce !... Seulement un an de prison !... Ce n'est pas assez !... Les juges auraient dû se montrer plus sévères !

— Le complice d'un traître comme Dreyfus mérite les travaux forcés !

Tout le monde criait. Quelques rares personnes prenaient le parti de l'écrivain, à la grande indignation des autres.

La femme de chambre continuait de sangloter.

— Essayez-vous les yeux, Suzanne, lui dit Madame Zola. Monsieur va bientôt rentrer et il ne faut pas qu'il vous voie en larmes...

Juste à cet instant, un coup de sonnette retentit à la porte de l'appartement.

— Le voilà !... C'est lui ! dit la femme de l'écrivain. Allez vite ouvrir...

La servante s'essuya les yeux avec un coin de son tablier et elle sortit de la pièce, se dirigeant vers l'anti-chambre.

Quelques instants plus tard, Emile Zola apparaissait devant sa femme. Voyant qu'elle avait l'air très agité, il lui posa une main sur l'épaule, la regardant tranquillement dans les yeux, et il lui demanda :

— Est-ce que tu sais déjà comment le procès s'est terminé ?

— Oui, répondit la jeune femme, d'une voix faible comme un souffle.

— Eh bien, il ne faut pas te décourager, ma chère

amie... Je m'attendais à une sentence de ce genre et je suis plus certain que jamais de la victoire finale...

— Mais... tu vas devoir faire un an de prison, Emile !

L'écrivain était sur le point de répondre quand la servante vint annoncer la visite de Maître Laborie qui était venu accompagné de Georges et d'Albert Clémenceau.

L'éminent homme de loi avait entendu les dernières paroles de Madame Zola et il s'empressa de la rassurer.

— N'ayez aucune crainte de ce genre, Madame, lui dit-il. Votre mari n'ira certainement pas en prison...

— Non!... Nous ne le permettrons pas! ajouta Albert Clémenceau.

Le grand romancier souriait avec une tranquillité parfaite.

— Comment pourriez-vous éviter que je purge cette condamnation? demanda-t-il.

— Nous sommes venus précisément pour vous conseiller de quitter Paris au plus vite... De cette façon vous pourrez...

— Je ne fuirai jamais! déclara l'écrivain. Personne ne doit pouvoir être en droit de m'accuser de lâcheté...

— Il ne s'agit pas de cela, Monsieur Zola! insista Clémenceau. Durant votre absence, nous pourrons obtenir une révision de votre procès...

— On peut aussi introduire un recours en appel, dit le romancier avec calme.

— Oui, mais en attendant, on vous arrêterait! s'écria Laborie. Par contre, tant que vous serez en lieu sûr personne ne pourra vous empêcher de continuer de lutter pour le triomphe de la justice!

Emile Zola baissa la tête et se mit à réfléchir.

L'homme de loi profita de l'hésitation de son client pour ajouter avec plus de fougue :

— Ecoutez notre conseil, Monsieur Zola!... Nous avons déjà tout préparé pour que vous puissiez fuir cette nuit même... Demain matin, il serait déjà trop tard, car un mandat d'arrêt va être lancé contre vous... Vous allez partir pour l'Angleterre et de là, vous pourrez continuer votre noble mission...

L'écrivain se passa une main sur le front, puis il se mit à regarder l'avocat avec un air pensif.

— Songez que vous ne pourrez plus rien faire d'utile si vous n'êtes pas libre! dit encore l'avocat.

— Cela est vrai, murmura le romancier. La liberté est l'élément le plus nécessaire pour poursuivre la lutte.

— Donc, vous allez suivre notre conseil, n'est-ce pas ?

Zola paraissait encore hésitant.

Son épouse le regardait avec un air suppliant, comme pour lui demander de se soustraire à tout prix à l'humiliation d'être arrêté.

— Je viendrai avec toi, Emile! lui dit-elle enfin. Partons!... Suis le conseil de tes amis !

Mais Clémenceau se tourna aussitôt vers Madame Zola et il s'exclama :

— Ceci ne serait pas prudent, Madame... Notre projet n'a pas prévu cela... Votre départ serait un obstacle à la bonne réussite de notre plan... Il faut que vous ayez un peu de patience... D'ailleurs, je puis vous assurer que cette séparation ne sera que de courte durée...

Zola continuait de réfléchir. Un amer sourire contractait ses lèvres.

— On m'a insulté de la façon la plus indigne et il faudrait que je prenne la fuite! grondait-il avec un air sombre.

— Il n'y a pas autre chose à faire! répondit Laborie. Si vous avez l'intention de continuer la lutte, il importe, d'abord et avant tout, de ne pas vous laisser jeter

en prison !

— Cela est vrai...

— Alors?... Vous êtes décidé ?

— Je suivrai votre conseil, quoique cela me répugne énormément de devoir fuir...

Maître Laborie jeta un coup d'œil sur sa montre ; puis il déclara :

— Nous viendrons vous chercher ici dans deux heures, avec une voiture... En attendant, il faut que vous restiez chez vous et que vous ne sortiez de la maison sous aucun prétexte...

Emile Zola fit un signe d'assentiment.

Les trois visiteurs prirent congé de Madame Zola et de son époux, puis ils se retirèrent en hâte.

Demeuré seul avec sa femme, le romancier se laissa tomber dans un fauteuil et il fixa son regard sur le sol.

— Qui aurait jamais pensé cela ! soupirait-il. Devoir prendre la fuite, comme un malfaiteur !

— Ne te chagrine pas plus qu'il ne faut, Emile ! lui dit son épouse. Si tu étais obligé de rester longtemps en Angleterre, je viendrais te rejoindre..

Et, dans un élan de tendresse passionnée, Madame Zola jeta ses bras autour du cou de son mari et elle l'embrassa tendrement à plusieurs reprises.

— Je suis fière de toi, Emile ! lui dit-elle sur un ton d'enthousiasme. Une voix secrète me dit que tu triompheras!... La victoire ne saurait tarder !

— Espérons-le ma chérie ! répondit l'écrivain avec un amer sourire. Veux-tu commencer à préparer mes bagages?... D'ici deux heures, nous allons devoir nous séparer !

CHAPITRE CCCXXXII

VAINES ILLUSIONS.

Tandis que le navire sur lequel voyageait Lucie Dreyfus s'approchait de la côte de la Guyane, il croisa en mer un luxueux yacht de tourisme. Le Mexicain, qui se tenait à côté de la malheureuse jeune femme s'exclama sur un ton joyeux :

— Voici mon yacht !

— Ce navire est à vous ? fit Lucie, non sans un certain étonnement.

— Oui... J'avais écrit à mon fils de venir à ma rencontre dans les parages de l'Ile Marca... Dès que nous serons entrés dans le port, je m'embarquerai sur mon yacht...

Lucie ne répondit pas.

Monsieur de Vega fit une brève pause, puis il ajouta :

— Si vous voulez profiter de l'aide que je suis disposé à vous donner, je vous offre une cabine à bord de mon bateau...

Madame Dreyfus fixa sur lui un regard navré.

— Croyez-vous vraiment qu'il y ait une possibilité de tenter quelque chose ? balbutia-t-elle.

— Si je n'avais pas bon espoir, je ne vous ferais pas cette proposition, Madame... Venez avec moi et nous étudierons ensemble le moyen de faire évader votre mari...

La pauvre femme laissa échapper un profond soupir et laissa errer son regard sur l'étendue sans fin de l'Océan.

Pouvait-elle espérer ?

Existait-il vraiment une possibilité d'accomplir une dernière tentative ?... Pouvait-elle se fier à cette extrême espérance ?

— Peut-être !... Dieu ne pouvait-il pas faire un miracle en sa faveur ?

— Eh bien, Madame ?... Que décidez-vous ? demanda le Mexicain sur un ton ému.

— Je vous remercie de tout cœur... Comment pourrai-je refuser une offre si généreuse ?

— Alors, vous acceptez ?

— Oui... Je vais venir avec vous...

— Je crois que vous ne le regretterez pas, Madame !

Une heure plus tard, le transatlantique jeta l'ancre. Monsieur de Vega et Lucie s'embarquèrent aussitôt dans la chaloupe du yacht qui était venue accoster le navire.

— Votre présence sera certainement une surprise pour mon fils ! dit le Mexicain tandis que le canot se dirigeait vers le yacht qui se balançait doucement sur l'onde, à peu de distance de la rive.

— Allez vous le mettre au courant de tout ?

— Naturellement !... Mon fils devra nous aider... Je compte également sur l'habileté de mon équipage, répondit Monsieur de Vega en allumant tranquillement un cigare.

Quand ils arrivèrent à bord, un jeune homme de carrure athlétique, au visage bronzé par le soleil, courut à la rencontre de Monsieur de Vega en s'écriant avec